X/

PREMIÈRE

LETTRE SUR LA SYPHILIS,

OU

EXAMEN CRITIQUE DES DOCTRINES

DE M. (PHILIPPE) RICORD,

Chirurgien de l'hôpital civil des Vénériens de Paris, etc.

PAR M. DEVERGIE AINÉ,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Docteur des Facultés de Paris et de Gœttingue, Chirurgien honoraire des Hôpitaux Militaires de Paris, Professeur d'Anatomie et de Chirurgie, ancien Démonstrateur de l'hôpital du Val-de-Grâce, Membre des Sociétés médicales d'émulation, de l'Athénée des Arts, des Sciences physiques, Membre correspondant des Sociétés de médecine d'Angers, Bordeaux, Bruxelles, Dijon, Gand, Lyon, Metz, Mâcon, Nantes, Poitiers, Toulouse, etc.

REVUE SYPHILITIQUE DE 1801 A 1840.

PARIS,

Chez { G. BAILLIÈRE, rue de l'École-de-Médecine, 11;
MAURICE, libraire, rue de Sorbonne, 5;
L'AUTEUR, rue Taranne, 20.

1840.

AVIS AU LECTEUR.

Cette lettre a été remise au rédacteur en chef du journal l'Esculape pour y être insérée.

Il était de toute justice que le journal qui publiait les attaques de M. Ricord contre les médecins syphiliographes de l'école physiologique, dû recevoir et publier la défense; il n'en a pas été ainsi : le comité de rédaction en a, dit-on, refusé l'impression, et la lettre a été remise à son auteur.

Nous laissons le public médical juge de l'impartialité de l'Esculape, et libre de décider si le sentiment des convenances qu'on se doit mutuellement entre confrères a été observé dans cette polémique.

L'attaque était vive, faite à la légère, frappant sans ménagement, comme sans discernement sur les noms et sur les choses, dénaturant souvent des opinions sans les avoir approfondies.

La défense, sévère et juste, a dû chercher à rétablir les faits et les opinions dénaturés; elle devait surtout faire connaître au lecteur le véritable point de vue sous lequel les travaux des médecins physiologiques et ceux de M. Ricord sur la syphilis doivent être envisagés.

Nota. Un confrère qui se prétend bien instruit nous assure que M. Ricord est un des actionnaires du journal l'Esculape; et de plus, membre du comité de rédaction.

Cette lettre a été imprimée dans les 3e, 4e et 5e numéros de la Propagande.

PREMIÈRE LETTRE

SUR LA SYPHILIS.

(Revue syphilitique de 1801 à 1847.)

> Il n'est plus en médecine d'autre autorité que celle de l'expérience et de la raison. Aujourd'hui lorsque des opinions nouvelles se présentent et demandent à entrer dans le domaine médical, l'examen est du droit commun, et tout homme qui a le sentiment de sa dignité ne peut se prononcer pour tel ou tel système qu'après une étude approfondie et une discussion libre des faits sur lesquels il est fondé.
>
> MIQUEL, *Lettres à un médecin de province.*

Vous me demandez, mon cher confrère, pourquoi depuis notre rencontre en juillet 1835, au congrès des médecins de Nantes, réunis pour traiter les questions relatives à la syphilis, je n'ai rien publié concernant cette maladie.

Ne soyez pas étonné de mon silence depuis cette époque remarquable de ma vie médicale, à laquelle je reçus un accueil si flatteur et si favorable des médecins de Nantes. Chacun s'est empressé de répondre à l'invitation des médecins du congrès. Sociétés savantes, médecins praticiens français et italiens ont fait connaître leur opinion plus ou moins bien fondée. Beaucoup étaient dans l'erreur : il eût fallu batailler et perdre alors beaucoup de temps pour essayer de convaincre des gens peu disposés à se laisser persuader. On sait par expérience, a dit Fournier Pescay, qu'il n'était pas facile de faire changer d'opinion à un médecin. J'aurais aussi pu répondre aux récriminations auxquelles se sont livrés après coup les médecins composant le bureau du congrès; mais l'amour propre plutôt que la science était en jeu, et j'aurais été désolé de blesser des confrères pour lesquels je professe la plus haute estime.

Il me suffisait d'avoir, dans cette assemblée scientifique, démontré les principes de l'école physiologique, et, presque seul de mon opinion, d'avoir lutté avec avantage

contre des antagonistes érudits et brillans. Car si malgré mes explications sur la nature de la syphilis, je n'ai pas apporté la conviction dans tous les esprits, au moins ai-je ébranlé les opinions des médecins Nantais, en leur faisant connaître les avantages du traitement simple et rationnel dans les accidens primitifs de la maladie vénérienne et les les fâcheux résultats de la méthode mercurielle employée comme méthode générale.

Il m'a semblé qu'il convenait mieux de laisser au temps et à la réflexion à démontrer ce que nous avons fait de bien. En effet, le traitement simple et rationnel, un des plus beaux documens sortis de l'école physiologique, est actuellement adopté par les chefs de service des grands hôpitaux français et étrangers, et on ne peut plus prendre en considération les objections des retardataires; mais vous me témoignez votre surprise de ce que les doctrines professées et publiées par M. Ricord, un des chirurgiens de l'hôpital des vénériens, à Paris, ne rencontrent point de contradicteurs. Vous me demandez si elles seraient tellement l'expression de la vérité (ce que vous ne pensez pas) que ses prédécesseurs en syphiliographie fussent réduits au mutisme le plus complet, et si les nouvelles attaques contre les médecins physiologistes, qu'il vient de faire paraître dans l'*Esculape*, journal des spécialités, ne seront pas relevées et réduites à leur juste valeur.

Vous me paraissez également étonné des prétentions de M. Ricord au rôle de réformateur et de chef de doctrine, et surtout de son ingratitude envers notre école physiologique, où il a cependant largement puisé des documens utiles dont il a fait un si grand profit.

Vous ignorez donc, mon cher confrère, que certains auteurs trouvent dans leur esprit la révélation de toutes les grandes vérités médicales; qu'ils finissent par s'en attribuer exclusivement la découverte et par se dispenser de rendre à César ce qui appartient à César.

D'ailleurs n'est-il pas plus avantageux pour un auteur de profiter des travaux de ses devanciers, sans indiquer à quelle source on a puisé les documens qu'on offre aux bénévoles lecteurs, qui, toujours paresseux de recherches,

pensent que tout ce qu'ils lisent est de leur auteur. C'est ainsi qu'on acquiert avec facilité la réputation d'homme savant, voire même de génie. On parle sans cesse de ses doctrines, de ses méthodes, de ce que l'expérience *seule* vous a appris; on évite toute discussion en répétant souvent que le plan qu'on s'est tracé n'en comporte pas; qu'on est forcé de se renfermer dans le cadre de l'ouvrage, etc., etc.; et de cette manière on élude les difficultés, on ne parle que de ses travaux et rarement de ceux des autres.

Frappé comme vous de l'injustice des attaques de M. Ricord, de ses prétentions à réduire au néant tout ce qui l'a précédé, tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui ne partage pas ses opinions, j'ai senti comme vous la nécessité de repousser cette vive attaque, de plaider la cause de la vérité, et malgré des occupations nombreuses, d'engager une polémique ennuyeuse.

Cette polémique devient nécessaire pour prouver que les *syphiliographes physiologistes n'ont point écrit dans l'intérêt seul d'une doctrine*, comme l'avance leur nouvel adversaire. Leurs veilles et leur expérience ont été consacrées à aider la science, à sortir du chaos dans lequel elle était plongée à l'époque où parurent leurs divers écrits, de 1825 à 1830. Quoiqu'en puisse dire M. Ricord, ils ont rendu quelques services à l'humanité en forçant les médecins français à sortir de l'ornière profonde dans laquelle ils étaient enfoncés, à bannir à jamais le traitement routinier et banal qui faisait tant de victimes, à ne plus confondre dans une seule idée deux choses bien distinctes, *syphilis et mercure*, et en les engageant enfin à suivre les traces des médecins suédois, allemands et de quelques anglais qui nous donnaient l'exemple et marchaient franchement et avec succès dans la réforme thérapeutique.

Si les observateurs superficiels de la médecine physiologique, si les fauteurs d'une soi-disant nouvelle doctrine, si les athlètes de l'école physiologique, comme les appelle M. Ricord, ont pu commettre quelques erreurs sur la théorie de la syphilis; s'il existe entre eux quelques dissidences sur des questions ardues, difficiles et non encore complètement résolues, on leur pardonnera facilement ces erreurs et ces

dissidences, en se reportant à l'époque où ils écrivaient, et peut-être aussi en prenant en considération que M. Ricord lui-même, écrivain de fraîche date (1838), n'est point exempt d'imperfections et d'erreurs ; que sa nouvelle doctrine n'offre pas toute la lucidité qu'on était en droit d'attendre de ses nombreuses expériences, et que les conséquences qu'il en déduit sont loin d'être aussi *rigoureusement* logiques qu'il le prétend. *Errare humanum est.*

Dans l'ouvrage volumineux de M. Ricord il faut distinguer deux choses, la forme et le fonds. La forme c'est le style, c'est le plan de l'ouvrage, c'est aussi son impression. Pour ne pas perdre un temps précieux, j'abandonne à d'autres le soin de faire connaître les imperfections du style et de l'impression en forme romantique, hérissées d'une foule de mots ou nouveaux, ou qui reçoivent de M. Ricord d'autres acceptions que celles usitées jusqu'à ce jour, comme si la signification d'un mot était à la merci de nos caprices et de nos opinions scientifiques. Je ne puis cependant m'empêcher d'en citer quelques exemples.

Le tubercule a des formes auxquelles on a donné des noms *pittoresques ;* et cependant M. Ricord nous prive de la révélation de ces noms pittoresques que nous continuons d'ignorer.

Il existe des bubons qui sont de *vrais puits artésiens;* ils sont *circumambians* ou *périadéniques.*

Il existe des chancres phagedéniques *diphtériques pultacés.*

Dans certaines circonstances l'*élément nerveux est en saillie.*

On trouve des hypertrophies de tissu *sans additions épigéniques ;* des scrofules qui sont de *véritables écrouelles ;* des bubons symptomatiques que rien ne différencie des bubons sympatiques.

On fait prendre aux malades 17 *douzièmes,* 54 *douzièmes* de grains de médicamens.

Nous avons des tempéramens qui tendent *au lymphatisme,* des malades qui ont du *mercurialisme,* des *évolutions* de nodus.

On trouve chez certains malades *des masses* de tuber-

cules entre les orteils; nous possédons actuellement un *rupia* syphilitique, etc.

Quand au fond de l'œuvre de M. Ricord, il ne contient que trois choses bien distinctes : 1° inoculation du virus vénérien; 2° thérapeutique des maladies vénériennes; 3° un petit formulaire. Il renferme une doctrine *vraie* sous un seul point, *fausse* sous beaucoup d'autres, *subversive* de toutes les opinions admises en syphylis; un grand nombre d'erreurs sur les dates ainsi que sur les faits, des contradictions fréquentes, souvent réunies dans la même page, etc., etc.

Dans cette tâche, je me crois autorisé à d'autant plus de franchise que M. Ricord, vous le savez, mon cher confrère, est un homme d'une grande réputation en fait de syphilis; que depuis son apparition sur la scène médicale la renommée semble avoir été à l'affût de ce qu'il a pensé, médité et dit; qu'elle l'a retracé assiduement d'une main amie; car les journaux de médecine n'ont pas cessé un seul instant de parler de sa clinique, de prôner ses nouvelles découvertes, et d'annoncer ses nombreux succès. On était donc en droit d'attendre de cet homme instruit et laborieux, chargé depuis neuf années d'un service important de vénériens, un livre remarquable qui fût le résumé et le complément des travaux publiés jusqu'à ce jour, qui contînt l'exposé exact de la syphilis, dégagé d'hypothèses, un vrai compendium où le médecin praticien et l'élève studieux trouveraient exposés avec clarté l'historique fidèle des maladies vénériennes, *leur symptomatologie précise,* si nécessaire pour éviter au lit du malade la confusion dans le diagnostic, et un traité lucide de leur thérapeutique.

Je le dis avec tristesse, ce but est si loin d'avoir été atteint que, eu égard au rang élevé où M. Ricord est monté en pratique syphilitique, on serait tenté de rejeter l'imperfection de son ouvrage sur une funeste précipitation dans son impression.

Pour moi, dont il a bien voulu parler à deux reprises dans cet ouvrage, je dois me montrer reconnaissant par une analyse impartiale, juste et sévère, d'autant plus né-

cessaire que M. Ricord jouit d'une grande réputation, qu'il a pris rang parmi les écrivains de notre époque, et que ses travaux peuvent avoir une grande influence sur les doctrines syphilitiques.

Mais avant d'analyser les travaux auxquels M. Ricord s'est livré et qui ont servi à la composition presque entière de son livre, j'ai cru convenable de faire un court exposé des travaux de ses prédécesseurs et de reprendre l'historique des maladies vénériennes en remontant à une époque plus éloignée ; de cette manière le lecteur impartial pourra comparer et juger avec facilité 1° le point de départ où les écrivains de l'école physiologique ont commencé à publier des documens importans ; 2° la révolution qu'ils ont opérée en France dans la thérapeutique syphilitique ; 3° celle survenue également en Suède, en Allemagne et autres pays ; 4° le bien ou le mal que leur doctrine a pu produire ; 5° les résultats du congrès médical de Nantes ; 6° enfin les travaux de M. Ricord et leurs conséquences dans l'intérêt de la science, de la thérapeutique de la syphilis, et surtout dans celui de l'humanité.

Lorsque Swédiaur, en 1801, publia en France la quatrième édition de son ouvrage, la maladie vénérienne était dans un chaos épouvantable. Tous les symptômes plus ou moins fâcheux qui se manifestaient sur les organes génitaux par suite du coït étaient réputés *vénériens*, seule expression bien accréditée alors pour les désigner tous. Quelques médecins spécialement connus par leur travaux en syphilis avaient bien élevé la voix contre cet amalgame confus et désastreux pour les malades et les familles ; mais ils avaient prêché dans le désert. L'ignorance, la prévention et la routine dominaient tellement qu'il n'était point possible de parler un autre langage sans s'attirer les sarcasmes les plus piquans. Un autre malheur de l'époque était la funeste habitude de ne connaître d'autre traitement que le mercure prodigué sous toutes les formes. Aussi *maladie vénérienne et mercure étaient inséparables*. Tous les vénériens admis dans les hôpitaux civils et militaires étaient relégués dans les greniers, dans les salles les plus malsaines, les moins aérées ; ils étaient entassés dans ces salles qui

présentaient un aspect dégoûtant et exhalaient une odeur infecte, nauséabonde, source fréquente d'accidens graves et souvent mortels : triste résultat de l'encombrement et du traitement par les frictions continuées au point de déterminer la salivation, regardée comme le meilleur moyen pour neutraliser et chasser le virus!!! En effet, ces malheureux relégués de la société pour lesquels l'administration des hôpitaux civils créa à cette époque un hôpital particulier offraient dans ces tristes asiles le plus hideux et le plus repoussant tableau des infirmités humaines.

De larges ulcères ravageant la face, le tronc et les membres; des éruptions nombreuses de toutes les formes et de toutes couleurs couvrant la surface du corps; des maladies graves des os, la destruction des tégumens d'où résultaient des ulcérations énormes envahissant les régions inguinales, le ventre et les cuisses; d'horribles figures mutilées par la perte des paupières, du nez, des lèvres; des gangrènes fréquentes de diverses parties du corps; des sphacèles du scrotum, des ulcérations des membranes muqueuses, des maladies graves avec désorganisation des viscères, une mortalité effrayante comparée à celle de nos jours, etc., etc., telles étaient les tristes conséquences de ces traitemens incendiaires et routiniers dans lesquels le mercure et tous les excitans connus étaient prodigués à outrance. Un régime alimentaire trop copieux aggravait encore ces désordres souvent irréparables.

On doit aux efforts philanthropiques et à l'expérience raisonnée de feu Cullerier d'avoir, par son exemple et ses préceptes, fait cesser, difficilement à la vérité, le traitement par salivation, si funeste et si préjudiciable, et de l'avoir remplacé par le traitement par extinction de Chycoineau, qui offraient beaucoup moins de résultats désastreux, et qui déjà depuis 1718 avait été repris et abandonné.

Mais l'enseignement de Cullerier et les écrits de Swédiaur, médecin d'une expérience consommée, n'apportèrent qu'une influence médiocre sur la confusion des symptômes et qui étaient tous traités indistinctement par le mercure, tels légers qu'ils fussent.

Bientôt en France les écrits des Delpech, des Cullerier, Rattier, Rufz, Pailloux, Lucas-Championnière, Labat (1), vinrent éclaircir des questions soulevées précédemment par MM. Dubled, Lefèvre, Froment et d'autres, et que la pratique de MM. Kaiser, de Strasbourg; Sauvage, de Caen; Barthélemy, de Saumur; Paradis, Dany, de Toulon; Desjardins, du Havre; Baumès, de Lyon; Barré, de Nantes, Chauffard, d'Avignon, etc., confirmèrent chaque jour.

Pendant qu'en France la réforme marchait ferme et calme, malgré les vives attaques dont elle était l'objet, elle avait pris un essor bien plus grand en Suède, en Danemarck, à Hambourg, par les soins de Wendt, de Fricke, et de la commission sanitaire de Stockholm; puis, à Berlin, à Munich, à Wurtzbourg, à Stuttgard, sous les auspices de Brünninghausen, Wilheim, Besnard, Huber, Becker, etc., d'où elle se propagea dans toute l'Allemagne par les nombreux élèves sortis de ces hôpitaux. Thompson, en Ecosse, continua de la répandre, et ses disciples l'ont transportée en Angleterre, à Londres même, où le docteur Lifton la professe à son hôpital depuis 1835. L'Italie, l'Amérique comptent un grand nombre de villes où le traitement simple n'est plus une nouveauté. L'Égypte en ressent les bienfaits depuis longtemps sous l'heureuse influence d'un Français de haute capacité, de Clot-Bey, dont les immenses services rendus dans tous les genres à ce pays en voie de régénération, passeront à la postérité la plus reculée (2). L'Algérie jouit également de cette heureuse réforme depuis 1830, que M. Fleschutt l'y a transportée et naturalisée avec un succès toujours constant (3).

(1) Parmi les nombreux ouvrages publiés sur les maladies vénériennes depuis 1835 se remarquent ceux de MM. Lucas-Championnière, Desruelles, de Paris; Humann et Heiteb, de Strasbourg.

(2) On peut consulter à ce sujet le mémoire publié par M. Labat sur l'application des principes de la médecine physiologique au traitement des affections syphilitiques en Egypte.

(3) Voir pour plus amples renseignemens l'ouvrage de M. Desruelles, 1838; ma clinique, 1833; mes recherches historiques, 1835; ma notice sur le traitement simple, 1835, et la Gazette médicale. 1839.

Le point le plus important de ces travaux remarquables fut de démontrer 1° que la syphilis, comme toutes les maladies contagieuses, pouvait se guérir sans spécifique ; 2° que le mercure ne jouissait point de cette propriété ; 3° qu'il ne guérissait pas toujours la syphylis ; 4° qu'il ne prévenait ni les rechutes, ni les accidens secondaires ; ni les consécutifs ; 5° que les accidens secondaires ou consécutifs étaient alors plus tenaces, plus graves, et exigeaient plus de temps pour être amenés à guérison ; 6° que le mercure développe chez certains malades une diathèse *pseudo syphilitique* qu'on exaspère encore par la continuation des mêmes remèdes ; 7° qu'il occasionne des désordres graves dans l'économie, souvent incurables chez certains individus ; 8° que beaucoup d'autres médicamens partageaient avec lui le titre d'antisyphilitique ; 9° enfin, *que la plus grande partie* des affections multipliées connues sous la dénomination de syphilitiques ou vénériennes, primitives ou secondaires, pouvaient se guérir sans mercure, et que beaucoup d'affections constitutionnelles cédaient encore à d'autres traitemens que les mercuriaux (1).

En proposant, pour méthode générale, l'emploi des moyens simples et rationnels, les médecins *syphiliographes physiologistes* n'ont pas prétendu, *comme on l'a écrit*, que le mercure doive être rejeté de la thérapeutique de la maladie syphilitique. Tout en redoutant ses effets perturbateurs, ils en admettent l'emploi *quand les autres moyens sont insuffisans*, et ils l'administrent à leurs malades, surtout dans les affections de la peau dépendantes de la syphilis, ou qui lui sont étrangères (2).

Le traitement simple est en effet le seul moyen d'établir une comparaison exacte, et de faire la part des accidens qui dépendent de la syphilis et de ceux qui appartiennent aux mercuriaux. Il peut seul conduire à la vé-

(1) Consulter à ce sujet le journal de médecine et de chirurgie pratique, et l'ouvrage de M. Lucas-Championnière.

(2) Notice sur le traitement simple et rationnel, Devergie, 1835.

rité, en éloignant de toute exagération et de tout système exclusif. Lui seul pourra servir de guide à quiconque voudra traiter *la question des récidives*. En effet, cette question sera facile à résoudre en notant avec exactitude tous les symptômes secondaires qui succéderont au traitement simple, et on arrivera également à connaître 1° ceux de ces symptômes qui guériront et ne reparaîtront plus; 2° ceux qui, une fois guéris, reparaîtront après un temps plus ou moins long; 3° ceux que l'on ne pourra guérir par le traitement simple, seul et uni aux sudorifiques.

Dans le premier des trois cas posés, on est assuré de l'efficacité de la nouvelle doctrine; dans le second, on pourra vérifier l'influence de certains modificateurs; et dans le troisième il ne restera plus aucune incertitude sur la non efficacité du traitement simple. Le praticien saura distinguer ceux des modificateurs que l'expérience lui aurait fait connaître comme les plus propres à opérer dans l'organisme une révolution favorable.

Les médecins physiologistes ont done rempli sous le point de vue de la thérapeutique la tâche pénible qu'ils s'étaient imposée, et sans s'inquiéter ni s'intimider des sarcasmes les plus piquans, des épithètes les plus dures, des diatribes les plus mordantes, ils ont continué de publier le résultat de leurs nouvelles observations, persuadés que le temps viendrait sanctionner ce que l'expérience leur apprenait chaque jour.

Ce but a été atteint, et pour la plupart des médecins chargés du service de vénériens, il n'est pas mis en doute que le traitement simple ne soit celui qui doive être adopté pour les accidens primitifs et souvent même pour les secondaires. Si tous les médecins ne partagent pas leur manière de voir sur le traitement des affections constitutionnelles, au moins leurs préceptes ont-ils amené une modération remarquable dans l'emploi du mercure, dans le choix de ses préparations, dans la quantité à administrer, etc., etc. Aussi, maintenant que trente années se sont écoulées depuis les premiers essais, voit-on en petit nombre, soit dans les villes, soit dans les hôpitaux, de ces affections *speudo-syphilitiques*, tristes résultats de

l'abus du mercure, caractérisées par des pertes partielles de la face, par des caries graves, des ulcères serpigineux sur le corps, etc., etc. (1), si nombreuses encore à l'époque (1826) où je faisais graver les planches de ma *Clinique de la maladie syphilitique*. Les observations recueillies, les succès obtenus dans le traitement des affections vénériennes sous l'influence du traitement simple et rationnel, ont conduit les écrivains modernes à examiner les questions pleines d'intérêt relatives à l'origine de la maladie vénérienne, à sa nature, à son mode de développement et à ses moyens de propagation. En effet, par suite de ces importantes améliorations, la théorie de cette affection dût nécessairement éprouver des modifications notables; car puisque de nouveaux résultats étaient obtenus, de nouvelles combinaisons d'idées devaient en être déduites. La théorie non virulente n'a donc pas été *le résultat d'une doctrine préconçue*, mais bien la conséquence des observations recueillies, comme je l'ai dit plus haut. Cette conséquence fut peut-être poussée trop loin par quelques écrivains; ce sera un point de doctrine que nous examinerons plus tard.

Les idées de B. Bell sur la blennorhagie, qu'il ne rangeait plus dans la catégorie des accidens vénériens, n'étaient point encore connues en France. C'est Swédiaur qui, plus tard, fit connaître ce point de doctrine déjà discuté par Boerhaave.

Le traitement mercuriel routinier et banal, tel que je l'ai vu mettre en pratique depuis 1801 jusqu'en 1819 et même jusqu'en 1826, consistait en frictions, alternant

(1) J'ai publié dans ma *Clinique de la maladie syphilitique*, 1826 à 1833, un tableau général comprenant 40,000 malades traités par la méthode simple et rationnelle dans les hôpitaux de Mayence, d'Angleterre, de Suède, de Hambourg, de Stockholm, de Philadelphie, de Strasbourg, de Paris, de Bayonne et de Rennes, de 1819 à 1829, par MM. Pael père, Brown, Evan, Jennen, Franklin, Mac-Grégor, Turner, Bertlet, Fricke, Wilheim, Harris, Richond, Desruelles aîné, Desruelles jeune, Rapatel, Cullerier neveu, Becquart, Latour, et les membres de la commission sanitaire de Suède. Depuis cette époque le nombre des malades traités sans mercure est incalculable.

avec la liqueur de Wanswieten ou avec les pilules de Belloste. Pour les malades atteints de chancres, bubons, végétations, et en général pour tous les symptômes réputés syphilitiques, l'urétrite était le plus souvent traitée par la liqueur et les pilules. La salivation survenait-elle, ce qui arrivait très fréquemment, on suspendait le traitement pour le reprendre ensuite. Le malade, après être sorti guéri, rentrait-il avec une récidive, il était soumis au même traitement avec addition de sudorifiques. La maladie résistait-elle à ce traitement, après vingt-cinq à trente frictions, on donnait quelque repos au malade, puis il recommençait encore le traitement mercuriel et sudorifique (1).

La paix de 1814 permit alors aux jeunes gens studieux de se livrer avec ardeur aux études, aux chirurgiens militaires, amis de l'instruction, de perfectionner leurs études interrompues et de mettre à profit l'expérience acquise aux armées.

La paix si désirée rétablit les relations scientifiques si longtemps interrompues entre les peuples, et l'histoire de la syphilis y gagna beaucoup. Déjà de vives atteintes avaient été portées à l'ancienne doctrine virulente et mercurielle. L'école si célèbre des Chaussier, des Bichat avait jeté plus d'un doute sur la doctrine des virus en général, et une réforme de dix-huit virus sur vingt-deux venait d'être proclamée dans les écrits du temps (2), lorsque Broussais parut au Val-de-Grâce en 1814, y jeta les fondemens de sa doctrine physiologique, et fit paraître en 1815 son premier examen des doctrines médicales. Cet écrit n'eut point une influence notable et générale sur les médecins chargés du service des vénériens. Peu d'entre eux comprirent que, si les préceptes enseignés par cet homme de génie n'étaient pas toujours l'expression complète de la vérité, au moins ils pouvaient produire une réforme salutaire.

Jourdan fit connaître en 1816 ses belles et savantes

(1) Il était d'usage d'employer pour un traitement de 4 ou 5 onces d'onguent mercuriel en frictions, et de 16 ou 18 grains de deuto-chlorure de mercure en liqueur dite de Wanswieten, ou sous forme pilulaire.

(2) Dictionnaire des sciences médicales, Montfalcon, etc

considérations sur la syphilis, qui coïncidaient si bien avec les préceptes de Broussais, quoique puisées à d'anciennes sources. Les documens fournis par ces deux écrivains portèrent enfin leurs fruits. Les maux effrayans produits par l'usage abusif du mercure contrastaient trop avec les sages réformes indiquées par ces deux auteurs (1). Des médecins dégagés de préjugés réunirent leurs efforts, et de toutes parts on reconnut que le mercure n'était point un *spécifique ;* qu'il ne guérit pas toujours la syphilis ; que souvent il l'aggrave ; qu'il est même dangereux ; que son emploi est utile dans beaucoup d'autres maladies non vénériennes ; qu'une foule de remèdes divers ont été employés avec avantage contre la syphilis ; qu'enfin le traitement *sans mercure* était favorable dans le plus grand nombre de cas.

Les recherches historiques contribuèrent d'autant plus à faciliter cette révolution en thérapeutique syphilitique qu'elles démontrèrent que déjà au 16e siècle Fracastor, Fallope, Francatianus, Fernel, Lepaulnier, etc., avaient proclamé les mêmes principes et s'étaient prononcés avec véhémence contre cette médication incendiaire qui faisait alors tant de victimes. L'autorité imposante de Morgagny fut aussi invoquée. Peyrille ne se servait en 1774 et années suivantes que de préparations avec l'ammoniaque. Mitié, à Besançon, feu Génouville, avant et depuis 1789, n'employaient aux hôpitaux militaires que le traitement végétal, suivi avec tant de succès par M. Barbier au Val-de-Grâce jusqu'en 1825, dans le traitement des affections consécutives.

Ces recherches firent connaître les efforts tentés plus récemment non seulement dans l'intérêt des doctrines, mais encore dans celui de la thérapeutique ; ainsi Caron, en 1811, avait publié une nouvelle théorie de la syphilis ; Fergusson, Roses, Thompson, Guhrie et autres Anglais avaient pu à la même époque apprécier en Portugal, puis

(1) Les désordres étaient si grands, les traitemens si redoutés, que les malades préféraient souvent supporter leurs maux que d'entrer aux hôpitaux. En Suède, sur cent récidives on comptait cinquante-quatre maladies des os.

en Angleterre, les avantages du traitement sans mercure. Swédiaur, Kérandreen avaient appelé plus tard l'attention sur les maux que le mercure fait naître et l'impossibilité de les distinguer de ceux produits par la syphilis. Girardot, l'ami de Broussais, traitait à Brest, en 1809 et 10, les affections consécutives par la diète-cure et m'avait aidé de ses lumières en 1811.

Quelques chirurgiens des hôpitaux militaires de France, d'Angleterre, de Suède, ceux des grands hôpitaux de Hambourg, de Copenhague, de Stockolhm, de Philadelphie commencèrent cette réforme si désirée, si utile, et qui ne tarda pas à se répandre dans toutes les contrées du continent et dans tous les pays d'outre-mer.

1823 et 1824 virent paraître en France les premiers résultats. MM. Richond, Lefèvre, Dubled, Froment, Becquart, publièrent divers articles et observations sur la théorie syphilitique et sur l'inefficacité du mercure.

De 1824 à 1829, les bienfaits obtenus furent si avantageux que l'on vit en peu de temps disparaître cette cohorte d'épiphénomènes développés par l'usage abusif du mercure. La quantité d'affections secondaires ou constitutionnelles causées ou entretenues par ces traitemens trop stimulans diminuèrent tellement sous l'influence du régime diététique et d'une médication non mercurielle, que l'on arriva à mettre en doute la théorie virulente régnante, et à rejeter sur le mercure *seul* le développement d'accidens qui, depuis, ont été reconnus appartenir aux effets consécutifs du principe contagieux qui préside au développement de certains symptômes de la syphilis.

Cette conséquence était toute naturelle : la pathologie syphilitique ne fut jamais plus étendue, plus grave et plus monstrueuse que dans les temps où l'on croyait généralement au virus et à la vertu spécifique du mercure. On ne pouvait avec le traitement banal mercuriel porté au plus haut degré, distinguer les symptômes dégénérés (pseudo-syphilis), syphilitico-mercuriels, de ceux qui pouvaient être réellement vénériens. Il n'y avait donc que les médecins traitant sans mercure qui pussent jeter quelque lumière sur cette question, et ils étaient d'autant plus portés à croire

qu'il n'existait pas d'accidens consécutifs sans mercure, que tous les malades qu'ils traitèrent alors avaient déjà subi plusieurs traitemens mercuriels, et que ces malades guérissaient tous avec facilité, sans presque recourir aux nombreuses préparations mercurielles réputées spécifiques.

C'était donc une nouvelle étude à faire, surtout au milieu de la confusion des auteurs dans lesquels on ne trouve rien de positif pour distinguer les maux non vénériens de ceux qui l'étaient réellement. Les auteurs les plus modernes de ce temps reconnaissaient bien que cette différence existait, mais jamais ils ne purent en donner les signes particuliers, et M. Jourdan, écrivit qu'il n'existait aucun caractère d'après lequel on fût autorisé à penser que les affections vénériennes dérivaient du coït plutôt que d'une source différente.

En 1826 parurent presque à la même époque l'ouvrage remarquable de l'érudit Jourdan (1), celui de Richond non moins remarquable sur la non *existence du virus vénérien*, les premières livraisons de la *Clinique de la maladie syphilitique*, et bientôt après le premier mémoire de M. Desruelles, sur le traitement comparatif avec et sans mercure de la maladie vénérienne. Ni les uns ni les autres de ces auteurs n'écrivirent (2) *dans l'intérêt seul d'une doctrine*, comme le prétend M. Ricord. S'il s'était donné la peine de les lire entièrement, il aurait trouvée tracée leur profession de foi et le détail des circonstances qui les conduisirent à adopter le traitement simple et rationnel. Il aurait vu qu'après avoir cru au virus vénérien et à la spécificité du mercure, leurs premières observations durent commencer sous cette vicieuse influence qu'ils avaient puisée dans les doctes leçons de feu Cullerier, ainsi que

(1) *Traité des maladies vénériennes.*

(2) Il convient de faire remarquer ici que c'est dans les hôpitaux militaires que MM. Jourdan, Richond, Desruelles et Devergie ont puisé les observations qui servent de base à leurs ouvrages, et que c'est aux officiers de santé militaires qu'appartient l'honneur d'avoir les premiers en France commencé à exécuter la réforme qu'exigeait le traitement mercuriel anti-syphilitique, auquel on s'attachait avec obstination depuis trois siècles.

(*Note de M. Des.*)

dans les œuvres de Swediaur et de Lagneau. Partant de là, M. Ricord aurait pu alors apprécier combien il leur a fallu de temps, de réflexions et d'observations pour renoncer à ces idées inculquées dès le début de leurs études, professées dans toutes les écoles publiques du royaume et imprimées dans tous les lives *ex professo*.

Sans aucun doute ils puisèrent à l'école du Val-de-Grâce, dont ils faisaient partie, des principes dont la sage application contribua puissamment au succès de leurs nouveaux essais : et en hommes reconnaissans, ils ne craignirent point de rendre hommage à Broussais des beaux résultats qu'ils obtenaient et qu'ils continuent d'obtenir chaque jour.

Ils furent encouragés dans la réforme thérapeutique par la bienveillance du conseil de santé des armées de terre, qui, pénétré des avantages que l'armée retirait sous le triple rapport de la santé du soldat, de la discipline et de l'économie, invitait en 1826 et 1827 tous les officiers de santé des hôpitaux et des régimens à traiter leurs malades par la méthode simple, déjà employée avec succès dans les hôpitaux d'instruction de Paris et de Metz.

Ils reçurent une noble approbation par l'empressement que mirent leurs collègues à faire parvenir au conseil de santé le résultat satisfaisant de leurs nouveaux traitemens, et MM. Bégin et Boisseau, en 1828 et 1829, nous firent connaître les noms de MM. Williaume, Charmeil, Bobiller, Bonnecaze, Dardare, Rapatel, Desruelles de Rennes, Puel, Villards, etc., qui les premiers adressèrent leurs rapports (1).

(1) En 1829 la mort vint malheureusement frapper M. Gallée, l'un des membres du conseil, qui, trente années auparavant, guérissant à Brest les maux vénériens sans mercure, avait parfaitement compris les avantages immenses de la réforme. Il fut remplacé au conseil par M. Larrey, un des vétérans les plus honorables de la chirurgie militaire. Ce chirurgien habile ne partageait point les opinions de son prédécesseur. Il comprit mal, selon nous, la mission qu'il avait à remplir en sa qualité de chef de la chirurgie militaire, et loin de suivre une impulsion qui eût acquis à notre conseil de santé les glorieux souvenirs qui se rattachent aujourd'hui à la commission sanitaire de Suède, il préféra descendre dans l'arène ; il combattit sans succès avec des armes usées ceux dont il était le chef et qui devaient attendre

Mais c'est à tort que M. Ricord nous accuse *d'avoir nié la contagion syphilitique;* c'est une erreur grave, une imputation fausse de dire *qu'il importait à l'école physiologique d'en rejeter l'existence et de prouver que la syphilis n'était qu'une affection phlegmasique simple,* dont la physionomie dépendait plutôt du mode de vitalité particulier des organes primitivement malades, et de la puissance sympathique de ceux-ci, sur tel ou tel point de l'économie qui doivent s'effectuer consecutivement. C'est encore une *accusation évidemment fausse*, que d'ajouter que cette école physiologique soutenait l'*hypothèse de la spontanéité absolue* des maladies vénériennes, et qu'il était plus simple de nier l'existence d'un virus et de rapporter les maladies qu'on lui attribuait aux causes communes des autres affections. Il faut encore ranger dans les écarts de mémoire de M. Ricord la phrase suivante : *Les médecins militaires ont nié l'hérédité de la syphilis.* On peut aussi le taxer d'ignorer l'histoire du temps qui l'a précédé, quand il parle de l'*exagération des écoles modernes sur l'emploi du mercure*, et le relevé des maladies consécutives fait à son hôpital par M. Lucas-Championière met au néant l'assertion suivante, que *c'est à tort qu'on accuse le mercure d'aider à la reproduction des accidens consécutifs.*

Quoiqu'il en soit, ces assertions évidemment erronées ne détruisent nullement la valeur des travaux des syphiliographes mis à l'index par M. Ricord. Il n'en est pas moins certain que quelque soit le principe, *virulent ou contagieux,* qui préside au développement de la syphilis *dans les rapports sexuels,* il n'influe point sur la forme, l'étendue, la profondeur et la gravité et des ulcères et des autres symptômes; que c'est évidemment au mode de vitalité des

de lui protection, encouragement et récompenses. Il fut loin d'approuver les travaux de ses subordonnés, qui, par respect pour son âge et par souvenir de ses bontés passées dans des temps de calamité publique, gardèrent le silence de l'obéissance. Mais l'émulation des jeunes expérimentateurs diminua, les mémoires adressés au conseil restèrent dans les cartons, il y eut jusqu'au *refus par écrit* de l'insertion dans le *Journal de médecine militaire*, de travaux honorés depuis des suffrages de l'*Académie de médecine.*

organes et aux circonstances concomitantes qu'il faut attribuer ces différences si notables de forme, d'étendue, etc. C'est ce que les écrits remarquables de M. Desruelles, de Paris, sur la classification des ulcères du pénis, du prépuce, des adénites inguinales ont prouvé jusqu'à l'évidence, ainsi que les expériences de Brue, de Fricke de Hambourg, et nos observations particulières sur les chancres factices, etc., etc.

Nous examinerons plus loin quelle sera la valeur des argumens fournis par M. Ricord, qui rejette complètement la spontanéité du développement de la syphilis et base son raisonnement sur des explications contradictoires, ou de ceux qui pensent que la syphilis peut se développer spontanément dans *certaines circonstances données*, de même que la pourriture d'hôpital, la pustule maligne, la variole, etc.

Laissant de côté pour le moment les discussions théoriques sur l'origine et la nature de la syphilis, récapitulons les résultats obtenus par suite des observations multipliées et les travaux des médecins français et étrangers qui se sont spécialement occupés de la réforme thérapeutique des maladies vénériennes et syphilitiques depuis trente ans et particulièrement depuis 1822.

1° Le traitement simple et rationnel ou antiphlogistique est préférable au traitement mercuriel dans les maladies vénériennes ou syphilitiques récentes, récidivées ou secondaires.

2° Il est actuellement adopté généralement dans un grand nombre d'hôpitaux civils et militaires de France et de l'étranger.

3° Les avantages obtenus par cette nouvelle méthode sont nombreux, incontestables, et doivent être envisagés sous deux points de vue; sous le rapport administratif et sous le rapport hygiénique.

4° Sous le rapport administratif, les hôpitaux civils et militaires n'ont plus à regretter la perte immense de fournitures qui ne pouvaient être consacrées qu'aux vénériens. Tous, en effet, conservaient une couleur noire, une odeur

détestable qui, non seulement, faisait l'objet des plaintes continuelles et réitérées des malades, mais encore les empreintes mercurielles altéraient promptement le tissu de toutes ces étoffes; l'aspect dégoûtant des salles au noir a disparu sans retour, et il n'en sort plus ces exhalaisons mercurielles si fortes, si nauséabondes, si difficiles à supporter, si préjudiciables aux malades; la propreté est actuellement facile à entretenir, et il n'existe plus maintenant aucune différence entre les lieux consacrés au traitement de cette maladie et les salles destinées aux autres malades.

5° Le séjour des malades y est beaucoup plus court, quelque soit le genre des symptômes *primitifs*, ou *secondaires*, ou *consécutifs*.

6° La santé est moins altérée, les désordres maladifs sont incomparablement moindres, les salivations n'existent plus, la mortalité est presque nulle et les convalescences rapides.

7° Les récidives ou rechutes sont moins nombreuses, les accidens secondaires moins fréquens, moins graves et moins difficiles à traiter; ils cèdent pour la plupart au traitement simple, et très-peu exigent l'emploi des sudorifiques. On remarque également beaucoup moins d'affections constitutionnelles.

8° Ce traitement est tellement avantageux qu'en Suède où la syphilis sévit avec plus de violence à cause de la rigueur de la saison, où de 1822 à 1827 on ne traitait encore que le quart des malades syphilisés par la diet-kur, les fumigations, les moyens locaux; actuellement, en 1839, plus des trois-quarts des maladies primitives, secondaires et consécutives sont guéries par le traitement simple et sans mercure.

9° Le traitement simple ne suffit pas toujours dans les affections consécutives, ou constitutionnelles, ou tiertiaires, qui réclament alors des modificateurs plus puissans, tels que les sudorifiques composés, les préparations mercurielles, l'or, l'iodure de potassium, l'opium, etc., etc.

10° Dans les affections graves et profondes de l'économie, *syphilitique chronique*, *invétérée*, *dégénérée* (syphilitico-

mercurielles) où les individus ont été saturés de mercure, le traitement simple est le seul et le meilleur moyen de guérison.

11° Les maladies des os deviennent plus rares; elles ont presque disparu en Portugal, où depuis longues années on traite sans mercure les militaires et les gens du peuple ; en Suède le nombre des *caries, exostoses, douleurs ostéocopes*, qui en 1822 étaient de *cinquante-quatre sur cent dans les récidives*, après le traitement mercuriel, a diminué progressivement à un tel point que, depuis 1827 jusqu'en 1831, il n'était plus que de *six et demi sur cent;* qu'actuellement, 1839, on n'en compte *plus que trois à quatre sur cent;* dans nos hôpitaux militaires où le traitement simple est préconisé, à peine en voyons-nous un sur cinq cents.

12° On ne rencontre plus que très-rarement dans nos hôpitaux civils et militaires les tableaux hideux et les désordres graves qui ont servi à feu *Dupont* à modeler ces faits curieux qui enrichissent la clinique de la maladie syphilitique et le musée Dupuytreen, et qui, en 1826, étaient si communs dans les hôpitaux de Paris, tels que celui des Vénériens, Saint-Louis, Val-de-Grâce, etc.

13° Ces figures hideuses et ces désordres graves de l'économie sont encore fréquens et très-communs dans les pays où le mercure fait la base du traitement des maladies syphilitiques, en Angleterre par exemple, et Londres en particulier.

14° Enfin, les travaux des médecins de l'école physiologique ont eu pour résultat important de modifier tellement les opinions des médecins partisans du mercure, *comme méthode générale de traitement*, que ce médicament puissant n'est plus administré par la plupart d'entr'eux ni à aussi fortes doses, ni aussi longtemps; que le traitement général par frictions, liqueur, pilules de Belloste est presque abandonné et est remplacé par des préparations moins actives, plus commodes, plus faciles à administrer et moins préjudiciables aux malades.

Imprimerie de J.-B. GROS, rue du Foin Saint-Jacques, 18.

LA PROPAGANDE.

JOURNAL DE MÉDECINE USUELLE,

Hygiène des Enfans, des Femmes, des Gens du monde, des Habitans de la campagne, Médecine légale, Législation médicale, Histoire naturelle; etc.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs pour Paris, 12 francs ponr les départements, 14 francs pour l'étranger. — Les abonnemens se reçoivent, en outre, dans les bureaux de poste et de messageries, et chez les principaux libraires, et par un mandant sur la poste.

On s'abonne pour une année entière.

Administration rue Buffaut, 14, Faubourg Montmartre.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Des complications de la maladie vénérienne. Gœttingue, 1811.

De l'emploi des sudorifiques dans la syphilis. Paris, 1812.

Examen des critiques publiées depuis 1827, sur la nouvelle doctrine syphilitique et le traitement antiphlogistique; 1829.

Clinique de la maladie syphilitique, 2 vol. grand in-4°, avec un atlas colorié d'après nature, composé de 126 planches représentant les symptômes simples ou compliqués ou dégénérés de cette maladie, enrichi d'observations communiquées, par MM. Cullerier, oncle et neveu, Gama, Desruelles; prix : 125 fr. 1833. Chez Maurice, libraire-éditeur, rue de Sorbonne, n. 5 (1).

Le texte de cet ouvrage se vend séparément de l'atlas, 12 fr.

Recherches historiques et médicales sur l'origine, la nature et le traitement de la syphilis. Mémoire lu à l'Académie de médecine (octobre 1834); suivi d'un rapport à l'Académie de médecine; par MM. Cullerier, chirurgien en chef de l'hopital des Vénériens, etc., et Samson, chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

Notice sur le traitement simple et rationnel des maladies vénériennes; 1835.

Mémoire sur un nouveau traitement du catharre chronique de la vessie; 1836.

Mémoire sur les avantages du cathétérisme forcé (méthode Mayor), Gazette médicale, 1837.

Incontinence d'urine et son traitement rationnel, 1 vol. in-8, 1840.

Mémoire sur l'asperge et son emploi en médecine, Gazette médicale, 1840.

(1) Cet ouvrage a été honoré des souscriptions de S. A. R. le Duc d'Orléans, des Ministres de la maison du Roi, de la guerre et de la marine, pour les hôpitaux d'instruction; de plusieurs Académies étrangères, du vice-roi d'Egypte pour les écoles d'instruction du Caire, etc., etc.